

mon père ! s'écria Betsy, jusque-là spectatrice muette, ainsi que sa mère, de cette explication dont toutes deux souhaitaient ardemment l'heureuse issue.

—Qu'est-ce que je ne comprends point, et d'où vient que tu te croies plus subtile que moi ? lui demanda le charpentier d'un ton un peu agressif.

—C'est, reprit Betsy, que Michel m'a souvent expliqué ses affaires, même dans les lettres qu'il m'écrivait. Mon cousin n'est pas peintre du pot à colle et du seau de couleur. Fî donc ! il est peintre de tableaux, artiste enfin, et ces salons...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le maître charpentier s'était dressé debout, et la main étendue par un grand geste de réprobation, l'œil fulminant, il s'écriait :

« Artiste !... C'est pire que tout ! Artiste ! le malheureux ! Est-ce qu'il y a jamais eu des artistes dans notre famille ? Artiste ! »

Il répétait ce mot avec l'accent d'horreur que comporterait la qualification d'assassin. L'indignation qui étranglait les phrases dans sa gorge l'empêcha de répliquer aux objections que Michel, Betsy et sa femme elle-même opposaient à sa diatribe entrecoupée.

Le soir, dans le tête-à-tête conjugal, Mme Widmer plaida la cause de son neveu.

« Fadaïses ! répliqua le maître charpentier, tu ne sais pas ce que c'est qu'un artiste. Je le sais, moi ; j'ai connu un de ces barbouilleurs de toiles... tiens ! l'année dernière, lors de mon voyage au Wetterhorn. Il passait ses journées dans la prairie sous son parapluie à toiser le pic du Wetterhorn en cignant l'œil, et il te plaquait sur la toile un Wetterhorn haut d'une main, et dans le bas, des vaches pas plus grosses. Quelle utilité d'imiter en tout petit ce que le bon Dieu a fait si grand ?

—Mais, dit Mme Widmer, les gens qui ne peuvent pas voyager en Suisse ont plaisir à acheter l'image de nos montagnes.

—Oui, reprit le charpentier ; mais si cette facilité empêche les gens de venir voir nos glaciers en nature sous prétexte qu'ils en ont le portrait, c'est un tort que font à notre pays ces fameux artistes en tableaux. C'est ce que j'ai dit à cet homme du Wetterhorn, car nous logions à la même auberge, et nous avons soupé ensemble, et ce camarade m'a confirmé dans mes idées sur les artistes. Il m'a conté des choses !... Il voyait bien qu'il me scandalisait, ... mais il en riait dans sa barbe de bouc ; il m'a montré des dessins !... Ça manquait de lingerie, quoi ! puisque tu veux tout savoir. Cet homme-là et ces acteurs qui laissent des dettes dans les villes que leur troupe exploite, c'est le mot, voilà tout ce que j'ai connu d'artistes, tous propres à rien de bon.

Ce débat resta ouvert pendant toute la durée du séjour de Michel Wirtz ; mais il n'y eut que de légères escarmouches jusqu'à l'heure du départ du jeune homme.

« C'est donc décidé, lui dit alors le charpentier, tu persistes dans ta sottise ?

—Mon oncle, j'espère que l'avenir vous fera changer d'opinion à mon sujet.

—Si tu reviens l'automne prochain, tu verras bien que non.

—Je reviendrai avant, dit le jeune peintre. Je n'ai plus besoin de faire de longs séjours à Paris ; c'est en Suisse que je prendrai mes sujets de tableaux. D'ailleurs, je ne veux plus, je ne puis plus vivre si longtemps loin de ceux que j'aime.

Il regardait Betsy en prononçant ce dernier mot ; ce regard fut tellement expressif que Betsy rougit, pendant que sa mère serrait la main de Michel comme pour approuver sa déclaration.

Le malheur voulut que juste à ce moment le voisin Neukom se présenta pour faire ses adieux à Michel Wirtz. Mme Widmer souhaita que cette visite fit diversion à la colère qu'elle voyait poindre sur les traits de son mari ; mais celui-ci se gêna d'autant moins pour son voisin que le père Neukom était son confident habituel, et il interrompit les compliments échangés entre son compère et le voyageur en disant à ce dernier :

« Michel, tu as dit un mot sur lequel il faut s'expliquer avant ton départ, car je ne fais pas de cachotteries, moi ; je ne connais que le fil à plomb. Tu parles de demeurer à Berne pour le plaisir d'être près de ta parenté ; je t'en remercie. Mais tu te trompes si tu te figures pouvoir donner suite à un projet sur lequel nous étions d'accord, quand je te croyais décidé à vivre honnêtement, comme tout le monde. Ce projet-là est rompu et sans retour. »

Mme Widmer et sa fille se jetèrent dans les bras du charpentier pour protester confusément et avec beaucoup d'émotion contre cette sentence. Il se dégagea de leur étreinte avec colère et le prit d'un ton plus haut pour s'écrier :

« Non, Betsy ne sera pas pour toi. Que le bon Dieu me... »

De véritables cris de terreur échappèrent aux deux femmes. Maître Widmer avait articulé les premiers mots de son grand serment, et quoique celui-ci ne fût pas d'un style aussi noble que le serment : « Par le Styx ! de Jupiter, la mère et la fille le savaient aussi définitif et impossible à rétracter.

Au lieu d'attendrir le père de famille, cette nouvelle révolte des siens ne fit que l'exaspérer. Il repoussa les deux femmes, et frappant des deux poings sur la table voisine, il proféra d'une voix retentissante son imprécation favorite :

« Oui, je veux que le bon Dieu me patafiôle—ce terme ne suffisait pas à exhaler sa véhémence, il ajouta—et me rapatafiôle si jamais Betsy Widmer épouse un artiste.

—Mon pauvre garçon, dit Neukom à Michel, en le conduisant à la gare, tu peux en faire ton deuil, car j'ai vu ton oncle perdre sans surveiller des vingt mille francs rien que pour ne pas manquer à son pacte avec le bon Dieu au sujet de ce *patafiolage* qui est—je n'ai jamais pu savoir quoi, mais quelque chose de terrible dans son idée.

Un jeune homme sérieusement épris ne fait pas son deuil d'un amour partagé lorsqu'il espère fléchir les obstacles à son bonheur. Mais ce fut en vain que Michel s'établit à Berne dès le printemps pour y mener une existence laborieuse et rangée. Il ne lui fut permis de paraître à la maison du faubourg que deux fois par semaine afin, lui dit maître Widmer, de ne pas causer d'ombrage aux jeunes gens qui pourraient avoir des intentions sur Betsy.

Dans le courant de l'hiver, la jeune fille avait refusé deux partis. Un troisième était annoncé. Celui-là, maître Widmer tenait à le faire agréer ; mais comme Betsy accueillit ce prétendant encore plus mal que les autres, la vie de famille devint orageuse. Le père grondait ; la mère pleurait. Betsy perdait son teint de rose ; sa physionomie devenait mélancolique et son allure languissante, et quand elle essayait de sourire, ce sourire faisait peine à voir.

« Je n'obtiendrai rien de ces deux entêtées tant que ce garçon fréquentera la maison, » dit maître Widmer à son ami Neukom.

Persuadé de ce fait, il se dirigea un beau matin vers la maison de son neveu, où il n'avait pas mis les pieds depuis que celui-ci était revenu à Berne. Il fut surpris de trou-

ver l'installation de Michel aussi bourgeoise qu'au temps où la maison était habitée par ses parents défunts. Le seul changement opéré par l'artiste était la transformation d'un vaste grenier en atelier, grâce à des vitrages et à un travail de maçonnerie.

Ce fut là que le visiteur inattendu trouva le peintre occupé à jeter de larges traits sur une immense toile.

« Quelle bonne surprise ! s'écria Michel en descendant de l'échelle où il était juché.

—Ne me remercie pas. Je viens te demander un service.

—Tout ce que vous voudrez, cher oncle. Trop heureux de pouvoir vous être agréable.

—Trop heureux !... hum !... Enfin, je te prends par tes paroles. Tu feras ce que je désire.

—Je vous le promets formellement.

—Dis donc, Michel, les artistes, je croyais que ça voyageait toujours. Est-ce que tu es pour longtemps planté à Berne ?

—Oui, certes ; ce que voyez là est l'esquisse, le projet d'un plafond que vient de me commander le banquier W... pour son nouvel hôtel.

—Et qu'est-ce qu'il te paiera, ce plafond ?

—Cinq mille francs, prix convenu.

Ce chiffre fit sursauter le charpentier.

« C'est contrariant, dit-il ; pas pour toi, bien entendu, mais pour moi qui venais te prier de t'absenter quelques mois... Oh ! seulement le temps de marier Betsy. Enfin, ça reviendra au même, tu n'as qu'à cesser de venir au faubourg. J'ai ta parole. Je compte que tu la tiendras. »

Il s'en alla d'un pas rapide, sans écouter les supplications de Michel qui le suivit jusqu'à la porte de la rue, en lui disant des choses capables d'attendrir un rocher. Il se borna tout le temps à répéter pour ne pas entendre son neveu :

« C'est inutile. Puisque j'ai juré mon grand juron... »

Une autre épreuve à subir pour le chef de famille, ce fut la désolation de sa fille lorsqu'il leur annonça qu'elles ne verraient plus Michel.

« Voyez ce que Betsy est devenue, lui dit Mme Widmer, et dites une bonne fois si vous avez entrepris de la faire mourir de chagrin.

—C'est toi qui la tracasses ! cria le charpentier, car tu es plus coiffée de Michel qu'elle-même. »

Betsy fondit en larmes : « Mon père, dit-elle, je ne veux pas être cause d'un tel désaccord entre ma mère et vous. Qu'il ne soit plus question de Michel, mais pas davantage d'autre prétendants. »

Sus ce mot, elle sortit de la chambre, en s'appuyant aux murs d'un main tremblante.

« Et la voici décidée à rester vieille fille ! s'écria la mère. Si ce n'est pas une pitié !... Tout ce qui nous restera de sa belle jeunesse, ce qui nous rappellera ce qu'elle était quand chacun nous félicitait de sa beauté, c'est à Michel que nous le devons. »

—Quoi ? demanda le père devenu soucieux.

—Va le voir par toi-même. C'est dans l'arrière-cuisine et ce n'est pas encore terminé. Tu as choisi ton jour pour expédier ce pauvre garçon. »

Quelques minutes plus tard, maître Widmer était en tête à tête avec un tableau de chevalet où Betsy était peinte en buste. Il resait d'abord saisi par la parfaite ressemblance de ce portrait. Oui, c'était bien la jolie figure de Betsy, son air doux et un peu triste. C'était la Betsy actuelle, et non pas la joyeuse et pimpante Betsy de l'été précédente. C'était la Betsy qui disait avec résignation : « Je resterai vieille fille. »

Vieille fille, quel dommage !... Mais tou-